

## Patrick Valas

### Effets des identifications de groupe

Lacan a démontré que la réalité d'un groupe relève d'un fantasme collectif, et non pas d'un supposé inconscient collectif qui n'existe pas. Ce fantasme collectif est constitué par la somme des fantasmes individuels de chacun de ses membres, liés en botte comme des asperges. Il disait cela devant un auditoire réuni à Strasbourg pendant la saison des asperges. C'était sans doute pour asperger d'eau froide les tensions groupales qui commençaient à se faire sentir dans son École freudienne de Paris, et qui finirent par en avoir raison.

Si nous sommes ici, c'est parce que nous savons que le groupe est une nécessité, mais nous savons aussi par expérience que son style de vie peut aussi aller jusqu'à retentir quelque peu sur la pratique des cures, pour le meilleur et parfois pour le pire. Il faut donc être attentif à son mode de constitution, à son fonctionnement et à ses visées, dans ce que nous appelons une politique pour la transmission de la psychanalyse en intension et en extension.

Le modèle dont nous ne voulons pas est celui de la SMACDA. Lacan en fait l'analyse structurale dans son texte des *Écrits* « Situation de la psychanalyse en 1956 ». Même si on nous affirme aujourd'hui que Freud et Lacan y sont lus, il ne faut pas croire que ce modèle est périmé.

Pour ce qui nous intéresse, je vais vous lire un passage de ce texte : « On doit partir pour notre visée de la remarque jamais faite, à notre connaissance, que Freud a engagé l'A.I.P. dans sa voie dix ans avant que, dans "Analyse du moi et psychologie des masses", il se soit intéressé, à propos de l'Église et de l'Armée aux mécanismes par où un groupe organique participe de la foule [...] <sup>1</sup>. »

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 474-475.

Dans l'organisation d'une foule, Lacan souligne l'importance de la découverte fondamentale des effets de l'identification du moi de chaque individu à une même image idéale, dont la personnalité du chef supporte le mirage. On sait que la foule freudienne peut conduire au pire, car elle laisse le champ libre à l'émergence des figures du *boss* ou du *caïd*, qui la mènera selon les seuls caprices de son fantasme. Lacan avait-il déjà fait, en 1956, l'équivalence entre la personnalité et la structure subjective que vous connaissez ? En tout cas, il ne s'étonne pas que l'IPA ait pu être dirigée par les théoriciens de l'egopsychology, c'est-à-dire du moi fort et autonome, ce qui va à l'encontre de la découverte freudienne.

La culture de l'autonomie, de l'infatuation conduit inmanquablement à la suffisance, qui se définit de se suffire à elle-même, c'est-à-dire à rien. La suffisance est le grade unique de la hiérarchie d'un tel groupe analytique. Ce type d'institution est donc fondée à se dire démocratique, pour autant qu'il s'agit du sens antique de ce terme : une démocratie de maîtres, qui pour se transmettre, autrement que par la voie du sang qui suppose la génération, ou de l'adoption qui suppose l'alliance, s'institue donc sur le mode de l'identification moïque, retentissant sur la visée de la cure dite didactique dans ces associations. La fin de la cure y est coordonnée à l'identification obligée au moi fort du didacticien, pour l'impétrant intronisé auparavant apte à exercer la profession, s'il y parvient. C'est une commission qui le décidera. On y forme les psychanalystes comme fac-similé, comme l'impression d'un tirage où l'unique se pluralise en exemplaires équivalents.

Je rappelle ici la série qu'engendrent, de structure, les effets d'identification moïque, le désir étant passé à la trappe :

- Petits Souliers, qui se pressent à la porte ;
- Biens Nécessaires, qui agissent en coulisse ;
- Béatitudes, qui sont porte-parole des Suffisances ;
- Suffisances, qui de se suffire à elles-mêmes n'ont pas à parler, sinon ce serait faire preuve d'un excès qui n'a pas lieu d'être.

Le fonctionnement d'une telle organisation se fige selon une tradition spécialement conne, au regard d'une discipline qui se donne comme moyen la mise en question de ses principes par la

parole. Ne croyez pas que c'est de l'histoire ancienne, on peut le voir encore aujourd'hui sous des formes plus sophistiquées.

Il résulte de cela que le groupe analytique ne saurait être une foule freudienne, ni un autobus, ni une auto-école. Laissons de côté la métaphore de la botte d'asperges.

Si la réalité du groupe analytique repose sur un fantasme collectif, on peut l'écrire :  $\$ \diamond a$ , à lire  $\$$  sujet barré poinçon  $a$ .

$\$$ , c'est le sujet du collectif, identique au sujet de l'individuel, pour autant qu'il dépend et se détermine à partir des textes fondateurs du groupe et du discours qui fait lien dans ce collectif.

$a$ , c'est l'agalma, la merveille, l'objet que le groupe se donne dans ses visées, avec les moyens pour y parvenir. Autrement dit, la structure du groupe est un fantasme pris comme *fixion* du réel. Le réel sur lequel il s'est fondé est originairement perdu. C'est un vrai trou que borde le tissu des discours tenus dans l'institution. C'est bien parce qu'il s'agit d'un vrai trou que chaque membre du groupe peut le viser par la lorgnette ou la fenêtre de son propre fantasme, s'identifier à ce point du groupe.

Lacan ne disait-il pas que, pour ne pas devenir fou, il fallait s'identifier au groupe, au point même où il y a ce trou ? Cette identification par le biais du fantasme a un double effet :

– d'une part, elle est constituante du sujet : « Tu es membre », ce qui peut lui faire éprouver le sentiment d'une certaine aliénation joyeuse ;

– d'autre part, elle le soulage d'une perte, puisque ce qu'il mise, c'est l'objet perdu de toujours.

Avant d'illustrer ces assertions par un cas clinique, le mien, je ferai deux remarques.

1. Le groupe analytique ne saurait être un corps d'armée, où s'engager pour la *Reconquista* du champ freudien. Ce temps est passé. À cet égard, un psychanalyste n'est *pas-tout* appliqué, il ne s'applique pas, il s'implique pour de vrai et de réel. Une armée ne conviendrait pas à ce style d'implication, pour la raison qu'il en deviendrait une grande meute.

2. Nous sommes au temps de *l'odyssée lacanienne*, nommée ainsi, et pas de hasard, par nos collègues brésiliens, je crois. Partis

pour explorer le champ de la jouissance, en chemin le risque est grand de devenir des travailleurs décidés bénévoles au service d'une Église. En effet, si la psychanalyse a à faire avec le sens du symptôme que la religion donne au réel de la science, elle peut y glisser, parce que nous flirtons avec la religion, comme en témoignent certains termes dont nous usons. Le risque encouru est une dogmatisation de la théorie : Nom-du-Père, sujet supposé savoir, et surtout identification mystique au Dieu chrétien dont la structure est borroméenne, comme celle du sujet, et au-delà la dogmatisation du groupe. Il me semble qu'à la fin de son enseignement Lacan concevait ainsi son école, je le paraphrase : « Il suffit qu'un s'en aille pour que tous les autres se dispersent. » Il considérait aussi que le cartel avec son plus-un est de la même structure, comme il pensait que les énigmes de la passe étaient à résoudre par le biais du nœud *boro*, constituant de la structure du refoulé originaire.

Cela étant avancé, non sans quelques raccourcis vertigineux, nous avons quand même quelques moyens pour nous orienter de façon différente par rapport à la vraie religion, la catholique romaine, dont je vous rappelle que la France est la fille aînée. La religion procéderait d'un nouage borroméen lévogyre :

– R.S.I. Elle réalise (R) par l'incarnation christique de la parole (S) du Saint-Esprit, la signification du désir d'un Dieu, notre père imaginaire (I) qui « êtes aux cieux » ;

– le sujet réel, qui n'est plus seulement le sujet du signifiant, résulte d'un nouage borroméen lévogyre lui aussi mais dans un ordre différent, I.R.S. Il lui faut donc inventer, imaginer (I), ce qui du réel (R) peut se symboliser (S).

Je laisse cela en suspens comme repères, car je suis très loin d'être assuré de comprendre ce que je suis en train d'élucubrer. Cela peut servir au moins d'épouvantail contre ceux de la *crachose* noire de la psychanalyse qui nous détestent.

J'en reviens à la terre ferme : comment faire avec le nombre, soit un tas de un, pour simuler avec la foule un corps ? Comment donner corps organique à ce groupe analytique tel que vous l'avez produit ? En filigrane je donnerai quelques éléments des identifications qui m'ont conduit à vous rejoindre.

Dans ma démarche, le fait d'avoir été membre de l'ECF n'est pas indifférent, mais compte moins que vos avancées pour m'orienter.

Tout a commencé pour vous par un dire non à celui qui voulait incarner le Un, pour en faire mésusage, en même temps qu'il pervertissait la passe, pour imposer une pensée unique de la psychanalyse. Plusieurs années avant je quittais l'ECF, avec d'autres, pour des raisons similaires, mais pas dans les mêmes conditions. L'odyssée lacanienne commençait dans cet instant de voir, où dans les crises les psychanalystes se choisissent selon leur éthique, et ne peuvent pas être soupçonnés de participer d'une identification induite. L'épreuve est rude.

Colette Soler a fait interprétation en lançant le signifiant totalitaire. Il a cristallisé le regroupement de nombre d'entre vous, amorçant le mouvement de séparation. Une séparation opérée par un choix forcé. Vous étiez, pour beaucoup d'entre vous, menacés de la seconde mort. J'ai perçu ce danger, et j'ai envoyé une lettre de soutien à Bernard Nominé dans laquelle j'écrivais qu'un jour, par vous, une nouvelle école viendrait, où nous pourrions travailler ensemble.

Le temps pour comprendre s'ouvrait dans le passage de la foire d'empoigne aux Forums – pour préparer l'avenir. La posture se rompt, le duel cesse, le débat pouvait commencer, et il se poursuit encore. Sérieux, ouvert, porté par le souffle d'un gai savoir retrouvé. Le courrier et les informations que nous recevions prenaient des couleurs. J'aimais beaucoup les appels à témoigner sans retenue des élucubrations qui pouvaient venir à chacun. Appels souvent lancés par Louis Soler, qui a beaucoup compté dans la détermination du groupe. L'humour y avait une bonne part. Attentif, j'ai assisté à quelques réunions, mais je n'ai pas participé aux débats parce que je n'étais pas dans le même tempo de votre temps logique.

Vous devez savoir combien est précieuse la façon dont la foule commence à se cristalliser en corps organique. C'est là que se forge le style qui présidera à son fonctionnement. Comme il prévaudra dans la manière de dénouer les crises et les conflits qui font l'ordinaire de toute institution. Là se font sentir les effets de sens du discours instituant le sujet, par le nouage du lien social, qui est essentiellement pour le groupe analytique un lien de transfert, même aléatoire et fragile. C'est la face transférentielle de ce lien social, qui

n'est pas sans *hainamoration*, ignorance et *jalousissance*, qui rend compte des incommodités de la vie du groupe, comme aussi de l'impossibilité de lier ou de dissoudre tout collectif sans le payer d'une perte sèche, sans retour. Mais on ne doit pas négliger pour autant le lien associatif et son versant bureaucratique nécessaire au fonctionnement de l'institution juridique qui donne support à une politique pour la psychanalyse. Elle doit convenir pour sa transmission aux deux versants de la psychanalyse en intension et en extension.

Le temps pour comprendre a trouvé sa scansion suspensive dans la création des Forums du Champ lacanien. Une école était attendue à sa place dans la structure de l'ensemble. J'étais de plus en plus heureusement surpris. Je venais de publier mon livre *Les Di(t)mensions de la jouissance*.

Le moment de conclure est venu dans l'acte redoublé de la fondation de l'École, d'abord en France, je crois, puis internationale. Je ne vais pas vous la présenter puisque c'est moi qui me présente ici par les effets des identifications que j'ai reçues du groupe.

De cette école EPFCL, reposant sur les textes fondateurs de Freud et de Lacan, sont attendus les autres effets de discours comme non-sens. Touches du réel, qui s'en produiront dans les cures, les cartels, les enseignements, la procédure de la passe et les nominations. J'inclus dans ces dispositifs d'école qui reposent sur la parole les présentations cliniques. Le moment de conclure est un temps non pas de clôture mais d'ouverture. Vous savez ce que font les prisonniers à la sortie de prison ? Ou bien ils récidivent, ou bien ils trouvent une bonne réinsertion sociale. C'est ce que je souhaite.

Pour terminer, je vais vous faire une petite confidence : j'ai cru fantasmatiquement et même fantastiquement que c'était moi qui avais créé ce groupe analytique. « Orienté » et « Garantie », ça m'a botté. J'étais dehors et j'ai demandé à y entrer. C'est un autre versant de la récidive, faire la même chose mais autrement.